

Ma chair est la vraie nourriture, et mon sang est la vraie boisson

Au milieu des multiples images que Jésus ne cesse d'inventer pour annoncer son mystère, ces propos ont un statut particulier. Jésus insiste sur le réalisme d'une nécessité qui nous paraît insoutenable : *Si vous ne mangez pas la chair du Fils de l'homme, et si vous ne buvez pas son sang, vous n'avez pas la vie en vous. Celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle. [...] En effet, ma chair est la vraie nourriture, et mon sang est la vraie boisson. Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi, et moi, je demeure en lui.*

Pour ses auditeurs cela est choquant, incompréhensible, insupportable et effrayant. Jésus le sait bien. Le danger serait que notre habitude du sacrement anéantisse ces réactions en nous.

Manger sa chair, boire son sang ! Malgré l'horreur de la situation, n'avons-nous pas conscience que c'est pourtant, d'une certaine manière, nécessaire ? Je ne suis un vivant que si je me nourris d'autres vivants. Je veux dire par là, que si quelqu'un ne s'était pas dépensé et renoncé pour moi, je ne serais pas vivant. Vivre, c'est recevoir et donner à partir de la gratuité des autres.

De quelle générosité vivez-vous ? Qui vous a donné une part de sa vie pour que vous soyez vivant ? Quel acte a ouvert mon petit monde égoïste sur la beauté généreuse de la vie, le mystère de Dieu ? N'éprouvez-vous pas comme moi une nostalgie inquiète ? Quelle part a la gratitude dans mon existence et par suite la gratuité ? Cela peut aussi réveiller une souffrance profonde : le souvenir d'une figure parentale absente ou, au contraire, étouffante faisant peser un chantage affectif. Le souvenir non pas du don mais du manque et de la dette. Notre besoin inné de donner côtoie celui de pardonner.

L'acte du don est joie, joie discrète, légèreté. Il nourrit vraiment la vie des autres, c'est-à-dire leur générosité. Je ne parle pas ici de la mise en scène dramatique de son propre sacrifice qui ne nourrit que la culpabilité des autres. Nous ne sommes ni des prédateurs, ni des charognards. Vivre, c'est accueillir la vie d'un vivant, non pas la lui voler, non pas la recevoir d'un cadavre. Notre vie n'est humaine que si elle est circulation d'une gratuité qui nous traverse et nous emporte. Je peux reformuler alors mes questions : Qui m'a éveillé à la joie de donner ? Qui m'a révélé ma véritable dignité par un acte de générosité ?

Jésus vit par le Père, il se reçoit de lui. Et pour lui, vivre c'est se donner comme le Père se donne à lui. *De même que le Père, qui est vivant, m'a envoyé, et que moi je vis par le Père, de même celui qui me mange, lui aussi vivra par moi.*

La rencontre de Jésus nous dévoile la vie véritable, la vie en son origine, la vie sans fin, la vie éternelle. Il y a quelque chose d'effrayant dans cette découverte parce qu'elle nous met au contact du mystère : la gratuité vertigineuse de Dieu. Dieu se donne sans aucun retour ; il ne réclame rien. Il donne, sans cesse et sans rien retenir. Ainsi quand il se fait homme, il se fait pain. *Je suis le pain vivant.* L'incarnation est une impanation en ce sens que Jésus se fait nourriture de notre dignité. Nourriture nécessaire, et même régulièrement nécessaire ! Rencontrer Jésus, c'est regarder celui dont j'ai besoin de me nourrir. J'ai besoin de sa vie donnée, de son sang versé, de sa gratuité absolue. Comme la terre a besoin d'eau pour devenir féconde, j'ai besoin de manger le Christ pour vivre pleinement, c'est-à-dire pour me donner à mon tour.

D'autre part, cette gratuité de Dieu donne le vertige parce qu'elle est intarissable. Dieu est ici, source de toute existence, donnant sans retour, et pourtant inépuisable. Donner nous fait peur parce que nous craignons de nous vider. Devant Dieu qui se donne une autre peur nous saisit : c'est l'effroi devant le mystère. Dieu se donne, mais en se donnant paradoxalement, en fait, il nous prend. Jésus donne son corps à manger, mais c'est *la vie qui nous engloutit*, comme le dira saint Paul. Nous le mangeons pour qu'il nous incorpore à lui !

Quand Jésus dit sur le pain : *Ceci est mon corps*. Il ne devient pas du pain : mais le pain devient Jésus ! L'Eucharistie n'est pas une impanation. Jésus ne s'introduit pas dans le pain pour nous rejoindre comme nourriture. Mais il s'approprie le pain pour nous transformer par lui en nourriture pour les autres. L'Eucharistie, ce pain consacré, assumé, incorporé au Christ, m'est donnée pour que l'assimilant biologiquement, le Christ m'assimile mystiquement. Ainsi je deviens, moi aussi, comme le pain de la patène, corps du Christ. Paul le précise : *Puisqu'il y a un seul pain, la multitude que nous sommes est un seul corps, car nous avons tous part à un seul pain*. La logique naturelle est inversée parce que ce pain que nous mangeons a cette force intégrative, cette puissance d'assimilation propre au Fils de Dieu : le principe de la vie.

Nous le mangeons pour vivre par lui qui se donne, pour partager sa vie qui est don. La source éternelle ne peut que donner ; alors celui qui la boit ne la tarit pas, mais il est emporté dans sa dynamique vertigineuse. Se donnant, elle nous prend et nous transforme en source. *Qui boit de cette eau [...] n'aura plus jamais soif. L'eau que je lui donnerai deviendra en lui une source d'eau jaillissant pour la vie éternelle* (Jn 4, 13-14)

Dans l'Eucharistie toutes les images bibliques se donnent rendez-vous, toutes les paraboles se rencontrent, tous les paradoxes évangéliques se télescopent. Nous sommes pourtant bien au-delà de simples expressions ou images. Nous touchons ce qui fonde la réalité : la source, le principe de la vie, se livrant lui-même et par le fait même s'attribuant tout. Il récapitule tous les discours, toutes les images, la vie même du Christ dans sa passion et sa résurrection. Tout se concentre en un seul point, une miette, en lequel nous est donné le festin. À travers ce morceau de pain, le Fils lui-même nous introduit par sa gratitude dans la gratuité inouïe du Père qui nous emporte avec elle.